



## 1. Les chapeaux

Un berger vivait là-haut en montagne dans les herbages.

Il y était heureux, loin des villes et de leurs habitants trop bruyants à son goût. Il y appréciait le calme et la compagnie de ses bêtes dont il se sentait proche. Il ne consentait à descendre qu'une fois par mois pour se ravitailler et parler le moins possible avec ses congénères.

Ce jour-là il avait apporté une magnifique peau de mouton toute dorée aux petites bouclettes bien serrées. Il avait le projet de s'y faire tailler un chapeau bien chaud pour le prochain hiver. Il entra dans la boutique d'un chapelier dont on lui avait dit le plus grand bien. Après avoir salué timidement l'artisan, il fit sa commande :

- Je voudrais un beau chapeau de fourrure, pourriez-vous m'en tailler un dans cette peau ?

L'homme examina la peau en expert qu'il était. Après l'avoir soupesée, retournée maintes fois dans ses mains habiles, il dit avec une moue approbatrice :

- Rien de plus facile, jeune homme ! Cette peau est magnifique, il y en aura même de reste ! Reviens dans une semaine, ce sera prêt !

Le berger remercia discrètement cet homme si affable et s'apprêta à sortir, quand une idée germa dans sa tête :

- Dans ce cas ! Vous pourriez peut-être me tailler deux chapeaux ?

À ton service, mon garçon ! Deux chapeaux, dans huit jours !

La main sur la poignée de la porte, une nouvelle idée prit forme dans la tête du jeune homme. Il revint vers le chapelier :

- Et !... Trois ! Vous pourriez ?

- Trois chapeaux ? Parfait, mon ami ! C'est toi qui décides, tu les auras dans une semaine !

Le berger hésitait encore à partir, émerveillé par l'habileté de cet homme qui semblait pouvoir faire des miracles. Sa réputation n'était donc pas usurpée.

Il revint encore et encore à la charge jusqu'à obtenir la promesse de quatre, cinq, six, et finalement sept chapeaux !

Il se félicita d'avoir apporté cette peau de mouton qui semblait inépuisable.

De plus, il était assez satisfait de se découvrir un talent de négociateur qu'il ne soupçonnait même pas. Car somme toute, s'il n'avait pas si habilement insisté, il n'aurait jamais obtenu qu'un seul chapeau.

La semaine suivante, il revint à l'heure dite prendre livraison de ses chapeaux.

Il faillit tomber à la renverse quand le chapelier lui dit en montrant une étagère :

- Ta commande est prête, mon garçon ! Sept chapeaux de fourrure dorée !

Les sept chapeaux trônaient en effet sur une étagère, juste devant son nez. Chacun coiffait une pomme verte. Ils étaient tous parfaitement ajustés et les pommes étaient fort élégantes avec ces couvre-chefs miniatures...

Dans le négoce, le client est roi :

il commande, il est servi!

Le marchand, lui, est en droit

de se moquer d'un abruti!

*Albena IVANOVITCH-LAIR et Mario URBANET, "Les Chapeaux"  
Petits Contes pour rire, Glénat, 2007.*



## 2. Le mari, le démon et le lièvre

Il y a bien, bien longtemps de cela, un pauvre homme vivait dans une cabane avec sa jeune et jolie femme. Riches, ils ne l'étaient certes pas. Toutefois, comme ils s'aimaient profondément, ils étaient heureux.

Mais un démon malfaisant vivait dans la forêt voisine.

Depuis longtemps déjà, il convoitait la belle jeune femme. Un jour que le mari était à la chasse, il prit son apparence et entra dans la cabane.

« La chasse ne marche pas, aujourd'hui », annonça-t-il à la paysanne.

« J'ai préféré rentrer. »

« Tu as bien fait », répondit celle-ci qui ne se doutait de rien. « Mets-toi à l'aise, le repas va être prêt. »

Mais quand, peu après, son regard tomba sur l'entrée de la paillote, elle faillit mourir de frayeur : son mari se trouvait aussi sur le seuil !

Et les deux hommes, celui de la porte et celui qui était assis sur une natte dans la pièce, étaient absolument semblables.

« Viens à moi, femme ! » dit l'homme à la porte.

« Ne l'écoute pas et viens à moi ! » ordonna l'autre d'une voix identique, si bien que la pauvre femme ne put même pas savoir en les entendant qui était qui.

« Ah, infortunée que je suis ! Je suis incapable de dire lequel des deux est mon mari ! » gémit-elle, bouleversée. « Mais tant que je n'en aurai pas le cœur net, je ne veux avoir à faire ni à l'un, ni à l'autre ! » Elle fit part de sa décision aux deux hommes et s'enferma dans sa chambre.

Son mari était au désespoir, mais le démon n'était pas satisfait non plus du tour que prenaient les choses. Il finit donc par suggérer : « Nous Allons sortir et demander au premier que nous rencontrerons de nous départager. Le gagnant

reviendra ici, et le perdant disparaîtra à jamais ! »  
Bon gré mal gré, le mari dut accepter, et ils sortirent.

Au bout d'un moment, ils aperçurent un lièvre qui sautillait au milieu du sentier.  
« Hé, toi, le lièvre, viens par ici ! » cria le démon. « Nous voulons te prendre pour juge dans une affaire de la plus haute importance. Tu sais certainement que je vis avec ma femme depuis des années déjà. Or voilà que ce vagabond, surgi de nulle part, veut se faire passer pour moi ! »

« Pour l'amour du ciel, lièvre, ne crois pas un mot de ce qu'il dit », gémit le mari. « C'est moi qui ai vécu ici jusqu'à ce jour dans le plus parfait bonheur ! »

« Il y a un problème c'est sûr », reconnut le lièvre. « Et à ce qu'il semble l'un de vous est forcément un... » Il s'interrompit soudain, comme frappé par une idée, et annonça peu après : « si je dois trancher votre litige, il faut d'abord retourner à la maison. »

Sur le chemin du retour, le mari agitait toutes sortes de noires pensées dans sa tête, tandis que le démon souriait d'un air satisfait. Il ne doutait pas un instant de sa victoire : bientôt la belle lui reviendrait !

« Apportez-moi unealebasse ! » ordonna le lièvre dès qu'ils furent dans la cabane.

Le mari se précipita dans la chambre. Le démon, qui crut à un piège et pensa que le lièvre voulait simplement savoir lequel des deux connaissait le mieux les lieux, se hâta de le rattraper. Il lui arracha laalebasse des mains et la rapporta au lièvre.

« Et maintenant, faites très attention ! » commanda l'animal d'une voix solennelle, tout à fait comme s'ils comparaissaient devant un petit tribunal.  
« Celui de vous deux qui sera capable de se faire assez petit pour entrer dans cettealebasse, je le tiendrai pour le vrai mari qui aime cette femme ! »

L'homme courba la tête et versa des larmes amères. « Jamais, jamais je ne pourrai faire une chose pareille ! » sanglota-t-il.

Le démon, lui, clama d'une voix triomphante : « Pour moi, ce sera un jeu d'enfant ! »

« Vraiment ? » répliqua le lièvre. « Facile à dire, mais peux-tu le faire ? »

« Et comment ! » ricana le démon, fier de ses pouvoirs. Il se fit de plus en plus petit, jusqu'au moment où il put effectivement se glisser dans la calebasse. Alors le lièvre, sans perdre une seconde, boucha la bouteille.

« Espèce d'idiot ! » cria-t-il. « Depuis quand un simple mortel est-il capable de se rapetisser ? Seul un démon est capable d'une telle prouesse. Et tu t'es mis toi-même dans la prison que tu mérites, pour ta fausseté ! »

Là-dessus, le lièvre plaça la calebasse entre les mains du mari qui n'en croyait pas ses yeux et s'en alla en sautillant, tout content.

*Le mari, le démon et le lièvre, 2011*



Ce matin-là, quand Nouit ouvre les volets de sa cabane, une épaisse couche de neige recouvre la forêt.

Un vent froid souffle dehors.

« Brrr, je n'irai pas à la chasse aujourd'hui », se dit Nouit.

Au moment de refermer sa fenêtre, il aperçoit Kouma, derrière les carreaux.

Quelque chose lui chatouille alors le ventre, comme un flocon glacé.

Ça lui picote tellement l'estomac qu'il en a des frissons des pieds jusqu'au menton.

« Je dois avoir un peu faim », pense Nouit.

Kouma, de son côté, se réchauffe les mains près du feu.

Elle vient de voir Nouit, son voisin, et c'est comme si, tout à coup, tous les vents du monde étaient entrés dans sa maison.

« Avec un chocolat brûlant, je serai moins gelée », songe Kouma.

La matinée s'écoule.

Chacun a beaucoup à faire.

Nouit répare son arc, Kouma découpe ses peaux de castor et, de temps en temps, ils se regardent par la fenêtre...

« Tiens, j'aimerais bien inviter Kouma pour le goûter, se dit Nouit. Depuis le temps que nous sommes voisins... »

Il s'installe donc à son bureau et commence une lettre d'invitation. Quand soudain... Chplof !

Une boule de neige s'écrase sur sa vitre. Nouit ouvre sa porte, mais il n'y a personne. Juste Kouma qui lui sourit de derrière sa fenêtre.

« C'est sans doute de la neige tombée d'une branche. »

Et Nouit rentre chez lui.

Sa lettre n'avance pas.

Le petit flocon qu'il a dans le ventre lui fait trembler les doigts. Nouit remet une bûche dans le feu, quand il entend gratter à sa porte.

Un coup d'œil à droite, à gauche, mais il n'y a toujours personne. Juste un petit tas de noisettes posé dans une écorce d'arbre sur son paillason, et Kouma qui lui sourit de sa maison.

« C'est sans doute un écureuil qui aura oublié ses provisions. »

Et Nout rentre chez lui.

Qu'il fait froid !

Nout s'enroule dans une couverture pour continuer sa lettre.

Mais les mots ne sortent pas.

On dirait qu'ils sont prisonniers dans un tiroir dans sa tête.

Quand, tout à coup, il entend des pas dans la neige.

Vite, il s'empresse d'ouvrir la porte et découvre une superbe paire de gants en peau de castor.

Un coup d'œil à droite, à gauche, mais il n'aperçoit que les arbres géants de la forêt.

« C'est sans doute un trappeur qui les a perdus en se promenant. »

Décidément, chez lui, Nout a froid, très froid. Il n'arrive pas à se réchauffer.

Soudain, on frappe trois petits coups à sa porte.

Nout s'énerve, soupire :

« C'est sûrement le vent... »

Pourtant, les trois petits coups retentissent à nouveau.

Trois petits coups qui font battre son cœur.

Nout se lève, ouvre... C'est Kouma !

- Bonjour, voisin, dit-elle, je peux entrer ? C'est qu'on s'ennuie un peu tout seul chez soi !

Nout rougit, bafouille, grelotte, c'est encore ce flocon qui lui joue un vilain tour.

Peu à peu, la nuit recouvre la forêt.

Nout et Kouma ont mille choses à se raconter.

Kouma explique à Nout comment elle cueille les noisettes... Nout raconte à Kouma ses grandes chasses dans le froid.

Kouma le trouve très courageux, Nout la trouve très jolie...

Tous les deux écoutent le feu qui craque de bonheur, c'est drôle comme tout à coup la cabane s'est réchauffée. Pourtant, ils tremblent encore un peu.

C'est à cause de ce petit flocon glacé qu'ils ont dans le ventre, un petit flocon d'amour qui grandit, grandit...

Alors, Kouma s'approche doucement de Nout et frotte son nez contre le sien.

C'est un baiser d'Esquimau, un baiser d'Esquimau pour avoir encore plus chaud.



## 4. DANGER: ENFANTS SAGES !

Dans un pays pas très loin d'ici, habitait un loup qui adorait les enfants sages et bien élevés. Mais les garnements, les vauriens, les sauvagions, il n'y touchait jamais.

Pas question: c'était mauvais pour son estomac. Les parents tremblaient sans cesse pour leurs enfants et les empêchaient de sortir. Il fallait bien pourtant qu'ils aillent à l'école ou chez le dentiste. Alors le loup trouvait toujours un marmot à se mettre sous la dent.

Un jour, une mère de famille nombreuse eut une idée. Elle réunit tous les parents du pays et leur dit:

- Arrangeons-nous pour que nos enfants soient mal élevés, et le loup n'y touchera plus.

Les parents furent horrifiés, tous d'abord. Puis ils réfléchirent, et se dirent: «Mieux vaut des enfants mal élevés que pas d'enfants du tout!»

Ils se mirent donc à rééduquer leurs enfants, et à leur apprendre à être sauvages, malpolis et désobéissants. Par exemple, quand un enfant disait bonjour gentiment, on lui donnait une gifle. Mais s'il lançait un yaourt sur sa grand-mère, on le récompensait.

Cette méthode réussit à merveille : bientôt, il n'y eut plus un seul enfant bien élevé dans toute la région, et le loup fut condamné à jeûner.

Seulement, la vie était devenue un enfer pour les adultes. Les enfants n'en faisaient qu'à leur tête. Ils allaient à l'école quand ça leur plaisait, et enfermaient leur maître dans une armoire. Ils sortaient la nuit pour attacher des casseroles à la queue des chats. Ils crachaient par terre et volaient les jouets dans les supermarchés.

Au bout de trois mois, les adultes n'en pouvaient plus. Déjà, certains quittaient le pays en douce.

Inquiet, le maire du pays décida de rassembler la population pour réfléchir à de nouvelles solutions. Un directeur d'école, le premier, prit la parole:

-Ça ne peut plus durer comme ça ! Revenons-en aux bonnes vieilles méthodes, et punissons les enfants quand ils se conduisent mal.

- Mais c'est impossible ! s'écria une vieille dame. Le loup va se remettre à manger nos enfants ! Soyons patients, il finira bien par mourir de faim.

-Tu parles, grogna un berger, il va se mettre à manger mes moutons.

-Oh oui, il faut protéger les moutons, approuva un jardinier. C'est gentil, les moutons...

- Moi, je n'y tiens plus! soupira le chef de gare. Mon fils est devenu un vrai voyou. Hier, il m'a frappé parce que je lui ai confisqué sa PlayStation!

Les enfants qui assistaient à la réunion comprirent que la situation devenait dangereuse pour eux. Une grande rouquine avec des nattes toutes raides se leva et hurla:

C'était - Bande de s ! C'est dég ! Vous préférez qu'on se fasse bouffer par le loup! Mais on s'en f , nous, on va se charger de cette sale bête!

Le vocabulaire des chers bambins était devenu fort grossier depuis qu'on ne les éduquait plus!

Les enfants quittèrent la salle d'un seul mouvement. Ils se réunirent sur une place et la rouquine exposa son plan. C'était très simple: il fallait trouver le loup, et les enfants allaient lui régler son compte. Après tout, ils ne craignaient rien ni personne.

Aussitôt, ils s'engagèrent dans les bois, et la chasse commença. Au bout de deux heures, ils découvrirent le repaire du loup, une grotte.

Il dormait tranquillement, et la grotte était jonchée de pots vides et d'emballages en carton. Bizarrement, son ventre était bien rond et bien dodu.

Les enfants se jetèrent sur l'animal en braillant d'affreuses insultes:

-S\*! C\*! P\*! M\*!!

Le loup se réveilla, terrorisé, et se boucha les oreilles. Les gamins en profitèrent pour le ficeler aussi serré qu'un saucisson sec.

- Tu vas foutre le camp et nous laisser tranquilles! ordonna la rouquine. De toute façon, y'a plus rien à bouffer pour toi, ici.

Le loup grogna quelque chose, mais comme il était bâillonné, personne ne comprit.

- Attends! cria Adil, un petit brun très futé. Si le loup disparaît, les parents vont se remettre à nous punir.

- Ah non! crièrent les autres.

Tu as raison, dit la rouquine. Alors, écoute, le loup! Tu reviendras de temps en temps, une fois par mois environ, et tu feras un tour en ville pour faire peur aux parents. On pourra leur dire: « Mieux vaut des enfants mal élevés que pas d'enfants du tout! » Et ils nous laisseront tranquilles. Enfin, à peu près.

- Et nous, on te nourrira, ajouta Adil. D'accord? Tu préfères le mouton ou le veau ?

Le loup agita la tête en tous sens. Alors, on lui ôta son bâillon pour qu'il puisse parler. Et, un peu essoufflé, il dit:

-Non, non, c'est fini, je ne mange plus de viande. Je préfère les tartines de Nutella. Et les frites avec plein, plein de ketchup!



*Danger : enfants sages! , Bernard Friot, 2007*



Papa, il est prof de français... Oh, pardon : mon père enseigne la langue et la littérature françaises. C'est pas marrant tous les jours ! Je veux dire : parfois, la profession de mon père est pour moi cause de certains désagréments.

L'autre jour, par exemple. En sciant du bois, je me suis coupé le pouce.

Profond ! J'ai couru trouver papa qui lisait dans le salon.

- Papa, papa ! Va vite chercher un pansement, je pisse le sang ! ai-je hurlé en tendant mon doigt blessé.

- Je te prie de bien vouloir t'exprimer correctement, a répondu mon père sans même levé le nez de son livre.

- Très cher père, ai-je corrigé, je me suis entaillé le pouce et le sang s'écoule abondamment de la plaie.

- Voilà un exposé des faits clairs et précis, a déclaré papa.

- Mais grouille-toi, ça fait vachement mal ! ai-je lâché, n'y tenant plus.

- Luc, je ne comprends pas ce langage, a répliqué papa, insensible.

- La douleur est intolérable, ai-je traduit, je te serais donc extrêmement reconnaissant de bien vouloir m'accorder sans délai les soins nécessaires.

- Ah, voilà qui est mieux, a commenté papa, satisfait. Examinons d'un peu plus près cette égratignure.

Il a baissé son livre et m'a aperçu, grimaçant de douleur et serrant mon pouce sanguinolent.

- Mais t'es cinglé, ou quoi ? a-t-il hurlé, furieux. Veux-tu f... Le camp, tu pisses le sang ! Tu as dégueulassé la moquette ! File à la salle de bains et dém...toi ! Je ne veux pas voir cette boucherie !

J'ai failli répondre : « Très cher papa, votre façon de parler m'est complètement étrangère. Je vous saurais donc gré de bien vouloir vous exprimer en français. » Mais j'ai préféré ne rien dire.

De toute façon, j'avais parfaitement compris. Je suis doué pour les langues, moi.



## 6. Une bulle de timidité pour Gabin

C'est le temps des au revoir. La famille de Gabin déménage. Papa a trouvé un travail dans une autre ville.

Tout le contenu de l'appartement a été mis dans des caisses. Il y a celles qui sont fragiles, les lourdes, les importantes.

Et il y a le panier de Kitkat, la petite chatte toujours contente. Gabin l'adore. Ses yeux sont verts !

Puis, il y a les caisses de Gabin : celles de ses crayons de couleur, de ses voitures, de ses engins spéciaux, de ses héros, de ses peluches, de ses habits. Elles sont scotchées à double tour, et pour savoir ce qu'elles contiennent, Maman a mis dessus des étiquettes.

Et Sybille, la grande sœur de Gabin, y a collé des gommettes parce que Gabin ne sait pas lire.

Mais ce qui rend triste Gabin, c'est qu'il ne peut pas y mettre aussi ses amis : Clément, le petit chenapan, et Aurélien, le copain qui le tient souvent par la main.

Ni sa maîtresse Véronique qui, le matin, lui sourit.

- Tu n'es pas le seul ! lui dit sa sœur. Moi aussi, je laisse mes amies !

Gabin sort Kitkat d'une caisse.

Elle visite toutes celles qui sont encore ouvertes, la coquine.

- En tout cas, sourit Sybille, en voilà une prête à partir. Elle ne veut pas qu'on l'oublie !

- On n'oubliera personne, intervient Maman. On emmènera dans nos cœurs ceux qui resteront ici.

- Oui mais, ce n'est pas pareil, on ne pourra plus jouer avec eux ! dit Gabin.

- C'est vrai, confirme Maman. Quand on s'en va, le cœur grandit pour accueillir d'autres amis.

Mais Gabin ne peut pas y croire.

Sans Clément et sans Aurélien, c'est fini ; son cœur est fermé pour la vie !  
Il a mis du scotch autour, comme Maman a fait pour les caisses.

Puis c'est parti. La voiture démarre.

Il faut rejoindre le nouvel appartement avant le camion des déménageurs.

La voiture roule pendant des heures.

Ils arrivent.

- Voilà vos chambres, dit Maman en désignant deux pièces vides.

Gabin s'arrête sur le seuil de la sienne.

- Ce soir, dit Papa, nous dormirons sur des matelas, et demain, pendant que vous découvrirez vos écoles, Maman et moi allons tout aménager.

Et quand vous reviendrez, vos étagères et vos lits seront remontés comme par magie...

Pour Gabin, la nuit qui suit est terrible. Nouvelle classe, nouvelle maîtresse, nouveaux enfants, il rêve que tout est horrible.

Le lendemain, Sybille est déposée devant son école la première.

Elle prend son frère dans ses bras.

- Ne t'inquiète pas, ce n'est qu'un moment difficile à passer. Essayons d'être courageux. D'accord ?

Gabin la regarde s'éloigner avec des yeux désolés.

Il voudrait être plus fort, mais c'est vraiment difficile. Il se coupe soudain du monde.

Sa bulle grossit autour de lui.

C'est à son tour d'affronter sa nouvelle école.

Le cœur serré, il peine à entrer dans sa classe. Il a envie de se cacher.

La peur lui retient les pieds.

- Bonjour Gabin ! Sois le bienvenu ! dit la maîtresse.

- Bonjour Gabin ! disent les enfants.

Mais comme son cœur est fermé, ses yeux le sont aussi...

Et Gabin ne voit pas ce nouveau monde qui lui sourit.

Soudain, quelqu'un prend sa main.

- Coucou, je m'appelle Cindy !

Gabin sursaute !

Elle est vêtue d'un tee-shirt rempli de cerises, et ses yeux sont verts comme ceux de Kitkat !

Elle a l'air joyeuse et gentille.

- Viens ! dit-elle. La maîtresse t'a préparé ton étiquette ! Tu dois la coller au tableau !

Et, alors que Cindy l'entraîne comme le faisait Aurélien, TAC TAC TAC, les uns après les autres, les scotchs sautent autour du cœur de Gabin...

Sa bulle éclate ! Il sourit...

KOCHKA, "Une bulle de timidité pour Gabin"

Flammarion Jeunesse, 2018.



Kevin est en visite chez sa cousine Irma.

Kevin n'aime pas rendre visite à Irma. La raison pour laquelle Kevin n'aime pas rendre visite à Irma, c'est que Kevin n'aime pas Irma. La raison pour laquelle Kevin n'aime pas Irma, c'est qu'Irma n'en fait toujours qu'à sa tête. La raison pour laquelle Irma n'en fait toujours qu'à sa tête, c'est que les parents d'Irma n'aiment pas qu'Irma pleure et trépigne. Et Irma pleure et trépigne chaque fois que qu'on l'empêche de n'en faire qu'à sa tête.

Ce samedi après-midi-là, les parents d'Irma ont l'intention d'emmenner Irma et Kevin à un charmant récital de piano, dans la maison de Miss Meesley. Irma est le genre de personne qui aime les récitals de piano et les concerts et les émissions culturelles. Kevin est le genre de personne qui aime le baseball et le cirque et le cinéma.

Avant de partir pour le récital de Miss Meesley, Kevin dit à Irma :

"Il y a juste le problème des chauves-souris chez Miss Meesley."

"Les chauves-souris ?" demande Irma et ses yeux s'agrandissent d'une façon inhabituelle. Habituellement ses yeux sont inhabituellement petits.

"Quelles chauves-souris?" Irma est le genre de personne qui a très très peur des chauves-souris.

"Je suppose que tes parents n'ont pas voulu te le dire, dit Kevin. Miss Meesley a eu un problème de chauves-souris cette semaine. Elles descendent en piqué dès qu'elles entendent de la musique."

Pour Kevin, qu'il dise un mensonge ou pas, cela n'a pas d'importance.

"A part ça, il y a un bon film au cinéma", dit Kevin. Et il ajoute : "Et il n'y a pas de chauves-souris dans la salle."

"D'accord, dit Irma. On ira voir le film à la place."

Les parents d'Irma ne veulent pas aller voir le film à la place, mais Irma se met à pleurer et à trépigner de plus belle, si bien qu'elle obtient de n'en faire qu'à sa tête.

Ils vont tous voir le film à la place du charmant récital de piano.

Kevin se dit qu'il aime sûrement Irma plus qu'il ne l'avait pensé.